

**Zeitschrift:** Revue internationale d'apiculture  
**Herausgeber:** Edouard Bertrand  
**Band:** 13 (1891)  
**Heft:** 8

**Heft**

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 07.06.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# REVUE INTERNATIONALE

## D'APICULTURE

Adresser toutes les communications à M. Ed. Bertrand, Nyon, Suisse.

---

TOME XIII

N° 8

AOUT 1891

---

### CAUSERIE

Le moment approche où il faudra s'occuper de la mise en hivernage des ruches et nous espérons qu'il se trouvera beaucoup d'apiculteurs disposés à continuer les expériences comparatives commencées l'année dernière. Il y a entre autres deux méthodes en présence : réduire pour l'hiver l'espace intérieur au nombre de rayons occupés par les abeilles en septembre, ou laisser un plus grand nombre de rayons, soit 10 à 12, sans s'inquiéter de les enclaver entre des partitions.

La question de l'aération joue aussi un grand rôle ; la plupart des apiculteurs sont maintenant d'accord sur la nécessité de laisser les entrées ouvertes sur une grande largeur, mais quant à la ventilation par le haut, les avis diffèrent : les uns la jugent inutile et tiennent les ruches hermétiquement fermées en-dessus ; d'autres, et c'est le plus grand nombre, mettent au contraire comme couverture au-dessus des cadres des matières perméables, telles que paillassons, vieux tapis ou coussins garnis de balle d'avoine ou de laine de bois, qui laissent filtrer les vapeurs émanant de la ruche, sans qu'il y ait à proprement parler courant d'air. Dans ce cas, le couvercle ou chapiteau de la ruche est percé de ventilateurs grillés.

Quelques personnes vont jusqu'à ménager dans le haut de la ruche même de véritables ouvertures par lesquelles un courant s'établit, et leurs abeilles s'en trouvent bien, assurent-ils.

Beaucoup d'apiculteurs tiennent à ménager pour l'hiver, au-dessus des cadres, entre eux et la couverture, quelle qu'elle soit, un léger espace permettant aux abeilles de contourner les cadres et de passer d'une ruelle à l'autre, ce qu'elles peuvent faire par les plus grands froids, cet espace sous la couverture se trouvant dans la partie la plus chaude de la ruche. Quelquefois ces passages au-dessus des cadres sont remplacés par des trous pratiqués dans la partie supérieure des rayons. Cependant ces précautions ne sont pas prises par tous et bien des ruches sont hivernées avec des planchettes ou autres couvertures plaquant directement sur les cadres.

Enfin, tandis que la majorité des apiculteurs cherchent à garantir leurs abeilles du froid en doublant les parois des ruches ou en les cal-

feutrant de quelque manière, d'autres ne prennent point ces précautions.

Si chacun des modes énoncés ci-dessus donne réellement de bons résultats, on pourrait conclure que les abeilles sont assez indifférentes aux soins que nous leur donnons et que leur rusticité nous en dispense. Tel n'est cependant pas le cas, si nous en jugeons par les pertes hivernales qui se renouvellent chaque année en dehors des cas de mortalité attribuables à l'insuffisance de provisions.

D'où viennent ces divergences touchant la théorie de l'hivernage ? En premier lieu de succès partiels, accidentels, locaux dont on prétend tirer des lois, des principes applicables partout. Ici, c'est l'humidité qui est, dit-on, la plus à redouter ; là, c'est le froid, ailleurs ce sont les fréquentes variations de température. Or, comme ces trois influences peuvent se faire sentir plus ou moins partout selon les hivers, il s'agit d'adopter un mode d'hivernage qui les prévoie toutes, puisque les météorologistes ne peuvent encore prédire le temps que deux ou trois jours à l'avance. On considère généralement que le froid est moins funeste aux abeilles que l'humidité (sauf au printemps, où c'est le contraire), mais ce n'est pas une raison pour ne pas chercher à les garantir de l'un comme de l'autre ; on perd quelquefois de vue que le froid peut devenir une cause d'humidité en forçant les abeilles à consommer beaucoup et par conséquent à produire beaucoup de vapeurs et d'acide carbonique. On peut bien remédier aux conséquences immédiates d'une consommation excessive en augmentant l'aération, mais cette consommation excessive se traduit par une perte de miel et par le surmenage des abeilles. Il y a donc un équilibre à observer entre les mesures contre l'humidité et celles contre le froid.

S'il ne s'agissait que du climat de la Suisse, qui offre cependant des différences considérables entre la plaine et la montagne, nous considérerions la question de l'hivernage comme résolue depuis longtemps, car depuis 14 ans que nous employons de bons modèles de ruches et que nous hivernons nos abeilles d'après le mode indiqué dans la *Conduite*, nous n'avons jamais perdu de colonies en hiver dans aucun de nos ruchers, ni même eu au printemps de ruche assez affaiblie par l'hivernage pour devoir être réunie. Cette année, malgré le rude hiver, toutes nos ruches étaient fortes à l'arrivée de la récolte, sauf une seule, dont le retard était dû à l'infériorité de la reine et nullement au mauvais hivernage.

Il est cependant un point, celui que nous avons énoncé en commençant, sur lequel nous ne sommes pas encore bien fixé, savoir : la quantité de rayons à laisser à l'automne. Si l'on peut laisser 10 à 12 rayons sans inconvénient, il y a évidemment tout avantage à le faire. Le triage des rayons à retirer ou à laisser, l'extraction du miel, le nettoyage des rayons par les abeilles, tout cela est une besogne dont l'apiculteur se dispenserait volontiers.

Dans les ruches à 11 ou 12 cadres, on pourrait tout laisser, sans s'inquiéter de remettre des partitions, puisque M. Bonnier nous a démontré scientifiquement qu'un rayon équivaut à une partition au point de vue de la chaleur.

C'est surtout pour arriver à savoir si l'on peut laisser impunément un grand nombre de rayons, quelles que soient les conditions hivernales : froid sec comme l'hiver dernier, humidité prolongée ou variations fréquentes de température, que nous faisons appel aux expérimentateurs. Pour que les expériences soient valables, elles doivent être comparatives dans le même rucher, c'est-à-dire que la moitié, par exemple, des ruches seront hivernées sur 10 à 12 cadres et l'autre moitié sur le nombre des rayons que les abeilles occupaient en septembre.

Quel que soit le mode d'hivernage adopté, nous rappelons aux commençants que la préparation des ruches doit être faite de bonne heure, c'est-à-dire au plus tard vers le milieu de septembre, afin que les abeilles aient le temps de s'organiser à leur guise avant les froids en plaçant leurs provisions où il convient.

Il y a d'autres points, traités par M. Spühler dans la *Revue* de février, sur lesquels nous attirons l'attention. Il recommande d'attendre à la fin d'octobre ou au commencement de novembre pour remettre la couverture d'hiver, afin que les abeilles soient auparavant contraintes par le refroidissement de la température à resserrer leur groupe. Il voit aussi un inconvénient à ce que le groupe des abeilles descende jusqu'au bas de la ruche, où sa partie inférieure est plus exposée au froid et, ajoutons-nous, à l'influence de l'air vicié, qui étant plus lourd tend à descendre. C'est pour cette raison que les cadres anglais et Langstroth, qui n'ont que 20 à 21 cm. de hauteur de rayon, conviennent moins en hiver que des cadres plus hauts, et que pour corriger ce défaut, des apiculteurs intercalent sous la ruche une petite hausse de 4 à 5 centimètres.

M. E. du Châtelle, vice-président de la Société de l'Est, nous demande l'insertion de l'avis suivant :

Dans sa réunion du 23 juillet dernier, le bureau de la Société de l'Est a décidé de demander au Congrès l'examen des cadres suivants :

|                     |                |                                                                               |
|---------------------|----------------|-------------------------------------------------------------------------------|
| métrique carré de   | $32 \times 32$ | } qui lui paraissent pouvoir être adoptés<br>comme cadres nationaux français. |
| duodécimal carré de | $35 \times 35$ |                                                                               |
| » Layens de         | $32 \times 37$ |                                                                               |
| » Dadant de         | $28 \times 42$ |                                                                               |

*L'Apiculteur*, organe de la Société centrale d'Apiculture, qui a inséré cet avis, le fait suivre d'observations dont nous extrayons ce qui suit :

De plus, il ne faut pas oublier que les cadres des ruches Layens et Dadant ont fait leurs preuves, qu'ils sont excellents et qu'il serait utile de donner une adoption pour ainsi dire officielle à ces deux bons types.

## LES SOINS QU'ON DONNE AUX ABEILLES

### SONT-ILS PAYÉS PAR UNE AUGMENTATION DE RÉCOLTE ?

A cette question je réponds : oui ! sans hésiter ; en ajoutant, toutefois : à condition que les abeilles seront logées en ruches convenables, et que les soins seront donnés avec discernement.

Supposons qu'au 1<sup>er</sup> mars d'une bonne année nous ayions 60 colonies, dont 30 en ruches Layens et 30 en ruches Dadant.

Nous cultivons les Layens d'après la nouvelle méthode de cet apiculteur, les visitant deux fois par an. Dix de ces trente colonies sont fortes ; dix sont moyennes et les dix autres sont faibles. Les fortes, dès qu'elles ont rempli leurs ruches, font la barbe et essaient plus ou moins ; les moyennes font de même un peu plus tard ; celles qui sont restées faibles, par suite d'un mauvais hivernage ou par le manque de fécondité de leurs reines, n'arrivent pas à remplir leurs ruches de miel pour la fin de la saison de récolte.

Comme les 20 cadres de la ruche Layens ont à peu près la même capacité qu'une ruche Dadant, quand celle-ci a été augmentée d'une boîte de surplus pouvant contenir 25 kil. de miel, nous pouvons, en automne, prendre à chacune des 20 premières Layens 25 kil. et aux 10 faibles 15 kil., soit pour les 30 ruches 650 kil. C'est, à peu près, si j'ai bonne mémoire, ce que les ruches de M. de Layens lui ont rapporté dans les meilleures années.

Quant aux Dadant, nous les visitons deux fois par mois en moyenne, de mars à novembre, soit environ vingt fois par an.

Dans les visites de printemps, nous prenons à celles qui ont trop pour donner à celles qui sont à court ; nous aidons les faibles par un petit rayon de couvain ; nous stimulons la ponte en désoperculant quelques cellules de miel ; nous remplaçons les reines trop peu fécondes ; enfin nous plaçons des boîtes de surplus et augmentons la ventilation à mesure du besoin.

Moyennant ces précautions, toutes nos colonies sont en bon état pour le moment de la récolte. Supposons que notre miellée principale dure 30 jours et qu'elle commence le 20 mai. Ce jour-là, un peu avant ou un peu après, nous plaçons des boîtes de surplus sur les vingt colonies qui sont les plus fortes et huit jours après nous en mettons sur les faibles. Les dix plus fortes ayant déjà alors presque rempli leurs premières boîtes, nous leur en donnons d'autres ; puis nous leur ajoutons un troisième étage la semaine suivante. Les dix moyennes, pendant la saison, ont rempli deux boîtes chacune ; les faibles sont arrivées à en remplir une ; ce qui fait en tout 60 boîtes de 25 kil., soit 1500 kil. ou 50 kil. par ruche. Ce chiffre n'est pas exagéré, nous l'avons obtenu plusieurs fois ici, quoique notre flore principale soit restreinte à une seule plante : le trèfle blanc des chemins et des pâturages.

Si nous comparons les deux produits, le rapport des Dadant a dépassé celui des Layens de 850 kil. On m'objectera que les calculs précédents sont basés sur une année exceptionnellement bonne. Sans doute ! mais si nous prenons la moyenne entre cette année-là et une autre absolument pauvre, les chiffres de récolte dans les deux ruchers se trouvant réduits de moitié, nous aurons, pour les Layens, une moyenne de 325 kil. ; c'est à peu près le chiffre obtenu par cet apiculteur, et pour les Dadant 750 kil., chiffre qui se rapproche beaucoup de la moyenne que nous obtenons ici. La différence entre les deux méthodes sera donc de 425 kil. en faveur de celle qui a exigé plus de travail.

Et ce travail ! à combien se monte-t-il, en résumé ?

Nous avons dit que nous faisons vingt visites par an. Chaque ruche pouvant être visitée en moins de cinq minutes, il faut pour 30 colonies deux heures et demie par visite, soit 45 heures, ou 4  $\frac{1}{2}$  jours par an. Ne voilà-t-il pas des journées bien payées ?

Je sais que certains apiculteurs trouveront que cinq minutes par ruche ne sont pas suffisantes ; l'un d'eux écrivait dernièrement dans un journal qu'on est quelquefois deux heures à chercher une reine vainement. Mais je sais aussi que pendant les années que nous avons fait l'importation des reines, nous en recevions 26 par semaine, que nous envoyait Fiorini, de Monselice, Italie, et que mon fils et sa sœur ne mettaient pas plus de trois heures pour trouver 26 reines, les glisser dans des boîtes pour les envoyer et les remplacer par celles qui venaient d'arriver.

Et puis, remarquons bien ceci : pour examiner au printemps la provision d'une ruche, on n'a qu'à enlever le chapiteau, soulever un peu la toile à l'arrière, y glisser un peu de fumée et un coup d'œil, rabaisser la toile et replacer le chapiteau. Le tout ne prend pas une minute. Si vous avez 20 ruchées ne manquant de rien, vous dépenserez 20 minutes pour les voir ; le plus souvent même vous ne prendrez pas la peine de les regarder et il vous restera, sur les deux heures et demie consacrées à la visite, deux heures et plus que vous pourrez donner à celles des dix faibles qui auront besoin de vos soins.

Je ne serais pas surpris que certains apiculteurs penseront, et même diront, que ce que j'ai écrit ci-haut n'est que de la théorie pure. L'un d'eux, M. Bourgeois, dans l'*Apiculteur* de mai dernier, après avoir cité les chiffres de rendement obtenus par M. de Layens, s'en sert pour accuser de mensonge les écrivains qui annoncent avoir obtenu de plus grandes récoltes, car il écrit : « Qu'il serait bien que chacun donnât consciencieusement le produit de ses ruches en exploitation ; on aurait, par ce fait, des documents exacts et les débutants n'auraient pas de déboires quand ils constateraient qu'ils n'ont pas les revenus fabuleux annoncés par les auteurs qui se renferment dans la théorie, ce qui, je crois, leur rapporte plus que la pratique ».

Naturellement je dois prendre pour moi une bonne part du compliment, car, depuis 22 ans, j'engage par mes écrits les apiculteurs français à se servir de grandes ruches à cadres et je prétends que, si elles sont bien conduites, elles rapporteront quatre fois autant que leurs ruches fixes. C'est de la théorie sans doute, car je ne suis pas sur place pour prouver mes allégations en montrant les résultats, mais il y a certains faits qui, en dehors de la théorie, prouvent la supériorité de la ruche à cadres. Par exemple, si nous comparons ce qu'était l'apiculture aux Etats-Unis il y a 40 ans avec ce qu'elle était en France à la même époque, que voyons-nous? Le miel, aux Etats-Unis, ne se vendait nulle part, excepté chez les pharmaciens, qui le tiraient de Cuba ou qui achetaient aux chasseurs d'abeilles celui qu'ils trouvaient dans les arbres creux. Le miel était encore si rare ici, il y a 25 ans, que M. Quinby vendait son miel en rayons 40 sous la livre. En 1870, j'ai vendu ma récolte à 27 sous à St-Louis. C'est ce qui me faisait écrire alors que 20 à 30 ruches bien soignées pourraient nourrir un ménage. La France, il y a 40 ans, offrait son miel du Gâtinais, de Gascogne, de Bretagne, etc. Elle passait alors pour une des contrées où l'apiculture avait le plus de succès.

Si nous faisons la même comparaison aujourd'hui, nous voyons les Etats-Unis dans l'impossibilité de consommer tout le miel qu'ils produisent (quoi qu'on en trouve chez presque tous les épiciers, offert à moins de moitié du prix qu'il vaut en France) et l'exportant en partie pour s'en débarrasser; tandis que la France, craignant l'importation, demande, à grands cris, l'augmentation des droits de douane.

D'où vient cette différence? Personne ne contestera que c'est l'invention de la ruche à cadres Langstroth qui l'a produite. C'est le livre de cet auteur, *L'Abeille et la Ruche*, qui, aux Etats-Unis, a ouvert la voie au progrès. Ce livre était cependant d'un prix élevé, 2 dollars (10 fr.); mais, dès qu'un apiculteur avait essayé les méthodes qu'il y trouvait décrites, il ne regrettait pas son argent; l'augmentation de récolte d'une seule ruche, en une seule année, ayant rapporté plus que le déboursé.

Quant aux profits que, d'après M. Bourgeois, la théorie rapporterait aux auteurs, je voudrais bien savoir où il les voit. Langstroth, qui a beaucoup écrit sur l'apiculture, est resté pauvre. J'ai, moi-même, depuis 22 ans, envoyé chaque année aux journaux de langue française un grand nombre d'articles qui ne m'ont même pas rapporté le coût de mes ports de lettres. J'ai révisé le livre de Langstroth en anglais, je l'ai publié en français dernièrement; eh bien! je ne suis pas sûr de rentrer dans mes déboursés.

Au reste, mon but n'a jamais été de réaliser du profit sur mes écrits, mais de faire connaître les bonnes méthodes; et je me trouve assez récompensé par le grand nombre de lettres venant de France, d'Italie,

de Suisse, de Belgique, que m'ont envoyés des apiculteurs, pour me remercier de mes articles et pour me rendre compte des succès qu'ils ont obtenus en suivant mes avis.

Que serait l'apiculture sans la théorie? Un jour, il y a longtemps déjà, un de mes voisins, qui était charpentier, raconta à un cultivateur propriétaire d'un rucher chez lequel il travaillait qu'il avait vu chez moi des ruches qui rapporteraient plus de cent livres de miel chacune. Naturellement ce cultivateur ne le crut pas. Ses ruches à rayons fixes ne donnaient pas dix livres en moyenne; et cependant il était du nombre de ceux de l'ancienne école qui savaient le mieux soigner leurs abeilles. Quand mon voisin me dit cela, je le chargeai d'inviter cet apiculteur à venir voir mon rucher. Il vint et dès qu'il vit mes boîtes de surplus empilées sur les ruches il tomba en extase. Je n'aurais jamais cru, me dit-il, que les ruches à cadres qu'on vante depuis quelques années donnaient autant que cela. Je lui répondis que la ruche ne suffisait pas, qu'il fallait savoir s'en servir, et je lui conseillai l'achat du livre de Langstroth. Le prix le fit reculer. D'ailleurs il connaissait les abeilles, me dit-il; son père en avait toujours eu et lui aussi. Bref, il fit construire, par mon voisin, 12 ruches semblables aux miennes et y logea des essaims. Quatre ou cinq ans après, il revendait ses ruches vides en maudissant les cadres. Celui qui les acheta vint me trouver pour me demander la manière de s'en servir. (1) Je lui conseillai d'acheter un bon livre, **de l'étudier et de le consulter souvent**. Aujourd'hui, et depuis bien des années déjà, il a une soixantaine de colonies qui lui donnent de belles récoltes, quoi qu'il ait, en outre, à soigner son champ et sa vigne. Je pourrais citer des centaines de cas analogues. Les Américains les plus avancés, sachant qu'un bon renseignement peut avoir une immense valeur, n'hésitent pas devant la dépense que demandent l'achat d'un bon livre et l'abonnement à un bon journal, pour les avoir sous la main, afin d'être à même de les consulter souvent. La preuve de ce que j'avance se trouve dans le nombre immense de livres sur l'apiculture qui ont été publiés depuis l'invention de Langstroth. Son livre *L'Abeille et la Ruche* a été tiré à plus de 20,000 exemplaires. L'*A. B. C.* de Root, prix 5 fr., est arrivé à son 42<sup>e</sup> mille; le *Guide* de Cook, qu'il vendait 7 fr. 50, en est à sa 16<sup>e</sup> édition. Je pourrais encore citer les ouvrages de Quinby, du Dr Miller, de Heddon, de Newman, Doolittle, etc., etc. C'est l'étude de ces livres qui a fait arriver les Etats-Unis à la tête des autres nations en apiculture. Voilà ce

(1) Comme nous annonçons nos articles dans les meilleurs journaux d'agriculture, il n'y a pas de courrier qui ne nous apporte plusieurs lettres, dans lesquelles, après nous avoir demandé notre circulaire, l'écrivain n'ajoute: « Je suis un commençant, donnez-moi toutes les informations qui sont nécessaires pour réussir ». Et nous répondons invariablement: si vous ne faites pas la dépense d'un bon livre, et le plus complet sera le meilleur, il faut vous attendre à perdre de l'argent, car une lettre, si longue soit-elle, ne suffit pas pour enseigner l'apiculture.

qu'a fait la théorie ! celle qui est juste, c'est-à-dire celle qui est basée sur des faits et non celle qui, basée sur des conjectures, vous dit : qu'une bonne reine peut pondre 600 œufs par jour ; que les ouvrières vivent environ un an ; qu'il y a du profit à faire travailler les abeilles en cire ; qu'un rayon de cinq ans est trop vieux pour le couvain ; qu'une ruche de 25 litres est suffisante ; que la ruche à cadres n'hiverne pas bien les abeilles ; qu'elle donne la loque, etc. ; toutes affirmations que l'expérience a démenties.

Si, alors que j'étais pauvre, je ne m'étais pas privé pour économiser les 15 fr. nécessaires pour acheter les œuvres de Langstroth et de Quinby, je n'aurais pas connu leurs théories et je ne serais pas aussitôt sorti de misère. C'est en étudiant la théorie, en la vérifiant par la pratique, que j'ai appris non seulement ce qu'il faut faire, mais encore comment le faire à propos. Si vous aimez les abeilles, vous qui me lisez, n'écoutez pas nos détracteurs, mais suivez mon exemple en étudiant dans les livres et dans le rucher. Je finis par une expression *yankee* en ajoutant : ça vous paiera.

Ch. DADANT.

---

## UNE TOURNÉE D'APICULTURE EN SAVOIE

(Traduit librement du BRITISH BEE JOURNAL.)

(Suite, voir numéro de juin.)

Arrivés à Massingy, nous nous enquîmes de M. Fabien Picon et, hasard curieux, la personne à laquelle nous nous adressâmes se trouva être son frère, M. Marie Picon, qui nous proposa de nous montrer ses abeilles et de nous conduire ensuite chez son frère, qui habite à l'autre extrémité du village. Nous fûmes bientôt environnés d'habitants du pays qui se demandaient qui nous pouvions bien être et considéraient avec étonnement notre appareil photographique.

Massingy est un bon spécimen des villages de montagne en Savoie ; de vieilles maisons en pierre, couvertes de chaume, avec de larges avant-toits sous lesquels on trouve invariablement suspendue une grande cage contenant les fromages du pays, les « tommes », comme on les appelle ; et il y en a des gros, des petits et des moyens, faits de lait écrémé. Je ne sais pas si ces fromages sont très réputés, mais il y en a d'excellents et nous en avons trouvé plusieurs tout à fait à notre goût, un particulièrement, appelé le Mont-Cenis, qui est d'une couleur verdâtre et ressemble beaucoup à du Roquefort doux. Dans beaucoup de ces maisons on tient des abeilles dans des paniers ou des caisses, placés assez haut sur des tablettes contre les murs et protégés ainsi des intempéries par les avant-toits. Nous vîmes aussi beaucoup de ces tablettes qui avaient servi autrefois à porter des ruches, mais qui, hélas ! étaient vides.

Marie Picon possède quelques ruches du système Layens et lorsque nous nous en approchâmes, il se mit immédiatement à en ouvrir plusieurs pour que nous les examinions. Elles regorgeaient d'abeilles et les rayons, parfaitement

droits, avaient tous été construits sur de la cire gaufrée tendue de fil-de-fer. C'était un vrai plaisir de voir des ruches conduites avec autant de soin et d'intelligence dans ce village montagnard éloigné des centres. Le petit jardin potager dans lequel se trouvaient les ruches était adjacent à un champ d'esparcette descendant en pente dans la vallée. Nous fîmes quelques pas dans le champ et ne pûmes nous empêcher d'admirer le spectacle qui s'offrait à nous, de sorte que nous tentâmes d'en prendre une vue photographique. Au premier plan, ce brave paysan dans sa chemise de grosse toile tissée à la maison, la tête nue, une pipe à la bouche, maniant avec dextérité les grands cadres d'une ruche dont les abeilles étaient trop actives à la récolte pour prendre garde à ce qu'il faisait. Près de lui, trois gentilles fillettes, la tête et les bras nus, parfaitement inconscientes de l'aiguillon des abeilles, absorbées dans la vue des curieux étrangers. Au second plan, la maison avec son large avant-toit projetant son ombre épaisse presque jusque à la porte entrouverte, contre le montant de laquelle se tenait la bonne femme avec son large chapeau de paille à la mode montagnarde. Deux tout petits garçons, un peu moins courageux que les petites filles, se tenaient devant elle, les yeux écarquillés, en se demandant ce que tout cela signifiait. Une pareille scène ne se présente pas fréquemment, mais quand il est donné de la voir on se sent plus heureux d'y avoir participé et elle laisse une impression inoubliable.

Il fallut cependant s'arracher à l'attrait de ce spectacle et nous remontâmes en voiture accompagnés de Marie Picon, qui nous conduisit à la ferme de son frère. Fabien Picon travaillait dans un champ et nous laissâmes la voiture pour aller le rejoindre; puis les présentations commencèrent et à chacun de nos noms une exclamation de surprise, un visage rayonnant et une chaleureuse poignée de mains nous dirent que nous étions les bienvenus. M. Picon déclara qu'il ne s'attendait guère à notre visite, mais qu'il était bien heureux que nous soyons venus et abandonna immédiatement son travail pour nous conduire à sa maison et à son rucher. A l'arrivée, il nous présenta à un autre de ses frères et l'inspection des ruches commença. Fabien Picon possède 24 ruches, dont 21 Layens, deux Dadant et une ruche d'observation. Ses ruchées étaient toutes fortes et bien conduites; les Dadant avaient été doublées conformément aux instructions données dans notre *Guide* (1), dont la traduction française, à ce que nous avons eu plusieurs fois l'occasion de constater, est parfaitement familière à ces montagnards de la Savoie.

Le père des Picon ne tarda pas à paraître et nous fut également présenté. Il dit qu'il n'était pas apiculteur lui-même et qu'au début il était très opposé à ce que ses fils s'occupassent d'abeilles; mais voyant qu'ils avaient tant de succès, il avait complètement changé d'avis et considérait maintenant les abeilles comme l'élevage le plus rémunérateur dans une ferme. En voyant ce vénérable père et ses trois fils si pleins d'enthousiasme pour les abeilles, nous éprouvâmes le désir de posséder leurs portraits comme souvenir et l'idée nous vint de photographier tout le groupe que nous avions devant nous (fig. 3).

Derrière est la maison de ferme avec son avant-toit sous lequel se trouve devant une fenêtre la cage contenant les fameuses tommes. Le vieillard à droite tenant son chapeau dans sa main est le père; près de lui, en culotte de vélocipédiste, est M. Mermey; M. de Layens est assis devant, la mère se

(1) *Guide Cowan*, Doublement et superposition, page 60.

trouve entre lui et M. Bertrand, tenant un de ses petits-enfants par la main; les trois fils apiculteurs ont la même tenue de travail, Fabien est assis sur un tronc d'arbre à droite et Marie est debout au centre; le troisième frère est à gauche de M. Bertrand, tenant un de ses enfants par la main, tandis que sa femme porte dans les bras un bébé un peu effarouché.

Lorsque les opérations photographiques furent terminées, ces dignes paysans nous offrirent des rafraîchissements de la façon la plus cordiale. Ils nous dirent qu'il régnait de grands préjugés dans le pays au sujet des abeilles; on s'est d'abord moqué de leur manière de les conduire d'après la nouvelle méthode en disant qu'ils n'arriveraient jamais à rien; mais ils ont fait la démonstration du contraire.



*Fig. 3. - Une tournée en Savoie. Groupe d'apiculteurs. (1)*

Nous visitâmes l'atelier où ces frères font eux-mêmes leurs ruches et où ils en ont déjà construit 120, sans compter celles qu'ils ont vendues. L'apiculture commence à se répandre chez les petits propriétaires de la localité, ils voient avec quel succès ces frères l'exercent et cela leur fait faire de sérieuses réflexions. Dans le voisinage de la ferme il y a déjà une soixantaine de ruches à cadres appartenant à douze personnes. Il y a une telle abondance de ressources mellifères de tous les côtés que chacun dans le village pourrait entretenir quelques ruches sans que la proportion d'abeilles que comporte le territoire soit dépassée. L'atelier des frères est très bien monté; ils possèdent entre autres un tour, ce qui leur permet de fabriquer beaucoup de choses qu'ils seraient sans cela obligés d'acheter.

Le moment de partir étant venu, nous échangeâmes de chaleureuses poignées de mains à la ronde et quittâmes ces bonnes gens en emportant un agréable souvenir de notre courte visite.

(1) M. Cowan avait pris également une vue du rucher, mais son bagage a été maltraité par les employés du chemin de fer et la plaque a été cassée.

Nous avions promis de passer chez M. Ramuz, le maire de Massingy, et nous étions à peine entrés dans son jardin lorsque nous entendîmes la sonnerie d'un essaim partant de la ferme en face. L'essaim était sorti d'un panier placé assez haut contre le mur de la maison et se préparait à se poser sur un arbre élevé, tandis qu'une vieille femme, frappant sur une faux avec une clef, faisait un grand vacarme pour déterminer les abeilles à se grouper. Prompt comme l'éclair, M. Bertrand suggéra de faire l'essai du miroir, moyen dont il avait été question dans la *Revue*. Mais il fallut naturellement quelques instants pour se procurer le miroir et lorsqu'on l'apporta une partie des abeilles s'étaient déjà posées, de sorte que l'expérience fut sans valeur.

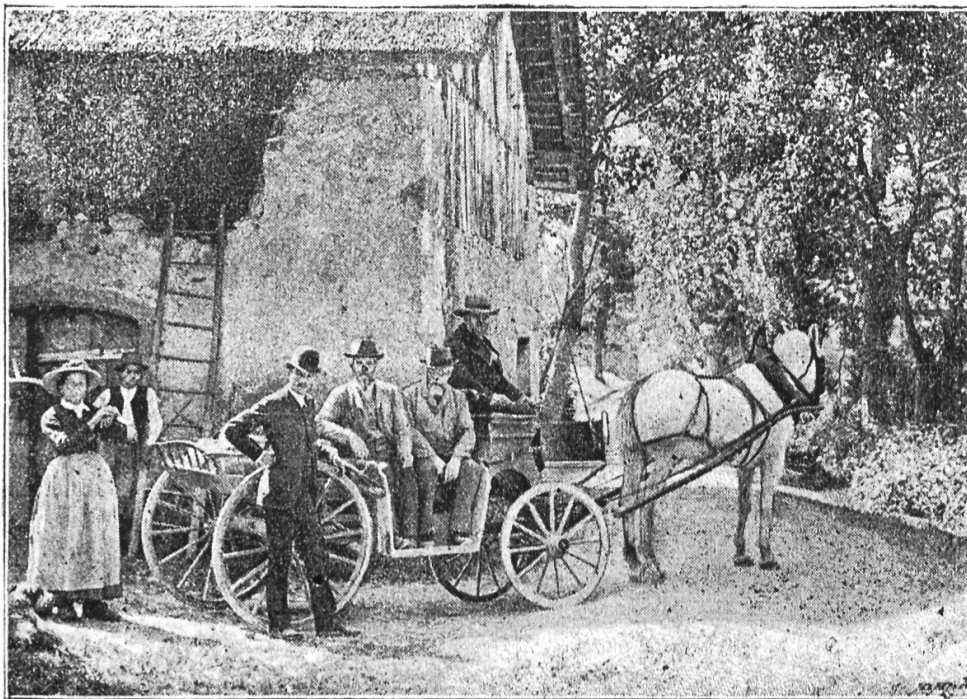
M. Ramuz est en proie à la fièvre des abeilles et considère un rucher comme un très bon placement d'argent; il possède 10 ruches du système Layens. Son vieux père est tout heureux de ses succès en apiculture, car il nous conduisit à son atelier pour nous faire voir un extracteur que son fils avait construit et pour l'engrenage duquel il avait ingénieusement employé une vieille drille à main. Cet extracteur ne lui était revenu qu'à 15 francs. Les extracteurs employés par ces paysans sont très simples: le bassin est généralement en bois; un axe en bois est muni de tringles de fer transversales portant quatre montants en bois formant la cage. Le treillis métallique, d'une seule pièce, est posé autour des quatre montants et tendu au moyen d'écroux de tension courant sur les tringles. Par ce simple moyen on obtient pour le treillis toute la rigidité voulue. Ce système est copié sur des modèles reçus de Suisse. (1)

Une descente d'environ une heure nous amena au bourg d'Albens, qui se trouve sur la grande route d'Aix-les-Bains. Laissant nos bagages à la station du chemin de fer, nous allâmes déjeuner à l'auberge, puis nous nous rendîmes chez M. Rochet, le directeur de l'Ecole primaire supérieure. Il tenait une classe, mais les élèves furent bientôt congédiés et leur maître voulut bien nous consacrer le reste de sa journée. Le bâtiment de l'école est considérable et tout à fait moderne; derrière se trouve un grand jardin dans lequel M. Rochet a installé ses ruches. Celles-ci sont rangées tout le long de la maison, mais en sont séparées par une large allée qui permet de les visiter par derrière. M. Rochet nous dit qu'une de ses ruches ne le satisfaisait pas et qu'il aimerait avoir notre avis; nous la gardâmes pour la fin et examinâmes d'abord quelques-unes des autres, que nous trouvâmes en très bonnes conditions, bien que M. Rochet soit encore un débutant. Il possède 7 Layens et 2 Dadant.

Le moment venu de visiter la colonie réservée pour la fin, il fut décidé qu'un seul de nous manierait les cadres, tandis que les autres regarderaient. M. de Layens se chargea de la manipulation et sortit les cadres l'un après l'autre. Les abeilles étaient très peu nombreuses et M. Bertrand fut le premier à découvrir une cellule suspecte qui se trouva être loqueuse. On en découvrit d'autres et après nous être convaincus que la ruche était malade, nous allâmes nous désinfecter soigneusement les mains. Il fut recommandé à M. Rochet d'essayer immédiatement de la naphthaline, la ruche n'étant pas fortement atteinte, et nous allâmes en demander au pharmacien du bourg; mais il n'en avait pas et M. Mermey offrit d'en rapporter le lendemain d'Aix-les-Bains; comme il avait déjà l'expérience de ce remède, il se chargea du traitement.

(1) C'est le système Fusay, décrit et figuré dans la *Conduite du Rucher*. Réd.

Le reste de la journée se passa en agréables causeries et après avoir dîné chez notre collègue, nous allâmes coucher à l'auberge, car nous avions manqué le dernier train pour Aix. D'après ce que nous avons appris, dans cette région, comme dans d'autres où nous avons passé, les abeilles étaient cultivées d'une façon beaucoup plus générale autrefois ; mais par suite de maladies ou d'autres causes, elles avaient fini par disparaître en grande partie. Maintenant cet élevage a recommencé d'après les principes modernes et il promet d'être une bonne source de revenus. Les apiculteurs que nous avons visité à Massingy nous ont dit qu'ils n'avaient pas de difficulté à vendre tout le miel qu'ils pouvaient produire à des prix rémunérateurs, soit à fr. 2 et fr. 2.50 le kil. Les sections vont à fr. 1.50 l'une. La plupart du miel va à Lyon, Grenoble et Paris et nos collègues en vendraient dix fois ce qu'ils en produisent. Le miel



*Fig. 4. - En route pour le Château de Loche.*

de Savoie étant principalement de sainfoin est fort apprécié, mais les districts montagneux produisent d'autres sortes de miel qui ont un parfum particulier et se vendent aussi à très bon prix.

De bonne heure le lendemain matin, nous fûmes rejoints par M. Mermey, qui était allé à Aix sur son bicyclette, et nous décidâmes de renoncer au chemin de fer et de faire un petit détour pour passer par Grésy faire visite au Comte Mouxy de Loche qui, à ce que nous avons appris, possédait des lettres inédites de François Huber. Nous commandâmes donc une voiture et à notre grande satisfaction ce fut un de ces chars spéciaux à la région conduit par le maître de l'auberge lui-même. Nous cheminâmes par de jolis chemins ombragés passant devant des maisons couvertes de chaume et plusieurs anciens ruchers déserts. Pour conserver un souvenir de notre pittoresque véhicule, qui est en train de disparaître pour faire place aux voitures modernes, nous en avons pris la photographie devant une vieille ferme. La figure 4 est une fidèle re-

présentation de la scène ; M. Bertrand et M. de Layens sont assis dans la voiture, tandis que M. Mermey se tient debout à côté ; plus à gauche est une paysanne revenant des champs avec son fidèle chien à ses pieds. Le mur de cette maison, comme cela est souvent le cas en Savoie, est en partie démoli, mais cela facilite l'accès à la fenièrre au moyen d'une échelle. La voiture contient quatre personnes assises dos à dos, plus la place pour le cocher devant et un espace derrière pour les bagages.

Arrivés au château, nous ne trouvâmes pas le Comte, mais ses deux fils nous reçurent de la façon la plus gracieuse et nous assurèrent que leur père aurait été très heureux de nous faire voir la correspondance de son grand-père avec Huber. Nous prîmes beaucoup d'intérêt à la visite du château qui date du quinzième siècle. Une particularité curieuse c'est que le nom de Grésy



Fig. 5. - Rucher de M. Mermey, à St-Simon, près Aix-les-Bains.

provient, à ce que l'on suppose, d'une colonie grecque qui s'est établie dans ces montagnes. Le celtique est *Graig-hill*, le latin *Græci* ou *Gresiacum* qui, converti en français, est devenu *Graisi* et finalement *Grésy*. Le grand-père du Comte Mouxy de Loche était un savant de mérite qui a fait beaucoup d'observations sur les abeilles. (1) Nous regrettâmes de ne pouvoir prendre connaissance des lettres de Huber, mais les fils du Comte nous dirent que leur père viendrait certainement nous voir. Le plus jeune de ces messieurs a commencé l'apiculture en s'aidant des conseils de son voisin, M. Mermey.

Nous reprîmes la route d'Aix et nous nous arrêtâmes à un kilomètre de la ville, chez M. Mermey. En descendant de voiture, nous rencontrâmes justement M. le Comte qui revenait d'Aix et eut l'amabilité de nous promettre sa

(1) Ici nous retranchons les détails relatifs à la vie et aux travaux du Comte de Loche, que nous avons déjà publiés dans la petite notice accompagnant la publication des Lettres de François Huber. Réd.

visite pour le soir à l'hôtel. M. Mermey nous conduisit immédiatement à son rucher qui se trouve dans un jardin de l'autre côté de la route. Nous trouvâmes les abeilles en splendides conditions et c'est là réellement un rucher modèle; la figure 5 en donne une assez bonne idée.

M. Mermey possède 24 ruches des modèles Layens et Dadant. Les longues ruches situées sur le devant sont des Layens; les Dadant sont derrière. M. Mermey est très intelligent et apiculteur passionné, de sorte que nous n'avons point été surpris de trouver ses ruches en si parfait état. La localité qu'il habite est très favorable et il est placé dans de bonnes conditions pour écouler facilement tout son miel, habitant sur la grande route qui conduit d'Aix à Rumilly et qui est très fréquentée tous les jours par les étrangers en séjour à Aix. Il nous raconta qu'il avait reçu plusieurs fois la visite de feu M. Alfred Neighbour, lorsqu'il prenait les eaux à Aix. La mère et le frère de M. Mermey tiennent un restaurant de premier ordre dans la maison que l'on voit à l'arrière-plan derrière le rucher et nous conseillons à tous ceux de nos lecteurs qui visiteront Aix de ne pas oublier de faire une promenade jusqu'au « Rendez-vous des chasseurs », où non-seulement ils trouveront d'excellents rafraîchissements, mais où ils auront aussi l'occasion de voir un rucher admirablement tenu et de faire la connaissance d'un très aimable apiculteur.

Les ressources mellifères de la localité, bien qu'assez abondantes, sont cependant loin de valoir celles de plusieurs des régions que nous avons visitées, et comme M. Mermey a de si grandes facilités pour vendre du miel, il a établi le rucher dont nous avons parlé, près de Rumilly, où il peut se rendre facilement avec son bicycle.

Après avoir pris un repas qui était certainement plus à notre goût qu'aucun de ceux que nous avons fait en Savoie, nous prîmes congé pour consacrer le reste de la journée à voir le paysage. Après avoir déposé notre bagage à l'Hôtel de Genève, à Aix, nous descendîmes au lac du Bourget et fîmes une excursion en bateau à vapeur à Haute-Combe, couvent cistercien situé au pied du Mont-du-Chat. C'était autrefois le lieu de sépulture des princes de la maison de Savoie; l'un des révérends pères nous accompagna et nous fit voir tout ce qu'il y a d'intéressant. Le couvent appartient maintenant à la famille royale d'Italie et était fréquemment visité par le feu roi Victor-Emmanuel.

(A suivre.)

Th.-W. COWAN.

---

## L'APICULTURE EN ALGÉRIE

---

Monsieur le Directeur,

C'est toujours avec le plus grand intérêt que je lis dans la *Revue* les lettres, ainsi que les modifications des ruches et les expériences de nos collègues de l'Europe. Depuis bientôt deux ans j'habite l'Algérie; j'ai quitté la Palestine avec mon frère Emile dans le but de continuer ici l'apiculture que nous pratiquions là-bas en divers endroits, surtout l'apiculture pastorale.

Mon frère a installé son rucher à 10 kilomètres d'ici dans une forêt de chêne liège. Le mien est placé dans une ferme; les ruches reposent chacune sur quatre briques en plein champ; mais elles ont un peu souffert pendant l'hiver dernier qui était terrible, aussi ai-je l'intention de les loger sous han-

gars. Ces deux années n'ont pas été favorables pour nos pauvres abeilles ni pour nous non plus. Pendant la première, pluies incessantes jusqu'au mois de juin, ce qui empêcha le développement; nous avons fait 6 kil. par ruche. La deuxième année, l'hiver a été terrible jusqu'au mois de février, et après cela presque plus de pluie; nous avons obtenu 10 kil. par ruche.

Je laisse les hausses aux ruches jusqu'au mois de septembre et je les rentre alors, en les rangeant par piles de six munies d'un couvercle. Les rayons sont soufrés tous les huit jours au commencement, et plus tard une fois par mois, au moyen d'une mèche allumée dans la hausse du haut; de cette façon ils restent intacts de la fausse-teigne.

L'année prochaine, j'ai l'intention de placer mes ruches par 20 à 25 dans les fermes voisines; une fois ce nombre dépassé, je crains de ne pas obtenir de bons résultats.

L'abeille de l'Algérie est bonne ouvrière; dès le point du jour, elle quitte la ruche et ne rentre qu'à la tombée (des Arabes voulaient même me faire croire qu'elle travaille toute la nuit!!!). Comme ennemis nous avons le guêpier (1), que les colons appellent aussi « chasseur d'Afrique », mais les plus redoutables sont la fausse-teigne et l'indigène, deux insectes nuisibles. L'Arabe est incorrigible, le vol est une deuxième nature chez lui, comme chez le chat dans une maison. L'envie de voler le prend souvent et il a bientôt fait d'enlever une ruche en l'enveloppant avec son bournous (manteau). Les abeilles sont étouffées ou noyées, le miel retiré, et le maraudeur a soin de faire disparaître ruche et tout, pour éviter les indices qui pourraient guider la police. Néanmoins, nous avons des Arabes comme gardiens; comme dit l'Anglais « *set a thief to catch a thief* ». (2)

La récolte dans nos régions provient principalement des fleurs de *bruyère*, d'*asphodèle*, de *bourrache*, de *lavande*, de *sainfoin sauvage*, de *fenouil*, de *myrte*, de *menthe* et d'*eucalyptus*.

Les indigènes, Arabes et Israélites, consomment des quantités énormes de miel; des milliers de kilogrammes nous arrivent du Chili et de l'Espagne. Les miels étrangers se vendent 75 à 90 fr. par 100 kil., les miels du pays de 125 à 130 fr. par 100 kil. et au détail de 2 fr. à 2 fr. 50 le kil.

Le pays possède beaucoup d'abeilles; on les trouve partout, soit dans les Douars, soit dans les arbres creux, etc., à l'état sauvage. Les habitants logent leurs abeilles dans des paniers fabriqués avec des bâtons de fenouil, traversés par des baguettes d'un bout à l'autre; c'est la ruche arabe proprement dite. En Kabylie, on se sert des canons de chêne liège, les ruches sont couvertes avec du disse (?). Une fois et souvent deux fois par an on prélève le miel; à peu près la moitié de la ruche est coupée, le tout, y compris le couvain, est écrasé et pressé et les résidus sont vendus à un fabricant de cire (le miel est apporté au marché dans de petits pots). Une fois l'opération terminée, les ruches sont refermées et ne reçoivent la visite de l'apiculteur qu'à la récolte suivante. La fausse-teigne exerce alors ses ravages parmi les colonies faibles; les plus fortes se défendent comme elles peuvent. A notre arrivée ici, un Arabe nous déclara qu'il possédait 70 à 80 ruches, et qu'il nous en céderait

(1) Le guêpier est un joli oiseau de la grosseur d'une alouette; il a le bec fort et allongé et la gorge jaune et bleu; le reste du plumage est brun et verdâtre. Réd.

(2) Employez un voleur pour découvrir un voleur.

une quarantaine (c'était au mois de décembre); mais nous n'en trouvâmes qu'une cinquantaine en tout. L'Arabe appelle les abeilles « moutons sans berger » et l'on s'aperçoit que les pauvrettes n'ont pas de berger, car le loup fausse-teigne ravage bien et fait de nombreuses victimes.

Civils et militaires étaient sur pied cette année, luttant ensemble contre l'invasion des sauterelles; heureusement on est arrivé à arrêter le fléau. Elles ravageaient partout depuis le Maroc jusqu'en Syrie. Nous avons encore quelques retardataires qui ne tarderont pas à nous faire leurs adieux; « au plaisir de ne jamais plus les revoir ». La récolte en vin promet d'être bonne, nous aurons du bon vin et très bon marché.

Un de mes frères qui réside à Jaffa se propose de se transporter du côté de Nice. Nous sommes cinq frères apiculteurs; deux restent en Palestine. Mon père, qui habite ce dernier pays depuis 1848, est un grand amateur d'abeilles, il a eu de tout temps un rucher d'une vingtaine de colonies.

Ma lettre est un peu longue, mais de l'Algérie les communications sont rares et j'espère que nos nouvelles vous intéresseront tout de même.

Veuillez agréer, etc.

S.-Jean BALDENSBERGER.

Corso-Alma (Département d'Alger), 9 août 1891.

---

## L'APICULTURE EN PALESTINE

Mon cher monsieur Bertrand,

Comptant m'établir sous peu dans les Alpes-Maritimes, je voudrais vous demander quelle est à votre avis la ruche la mieux adaptée à ce climat.(1)

Je vous envoie la photographie de mon rucher à Jaffa, installé en plein air et sans aucune protection, ainsi que nous le pratiquons ici depuis bientôt dix ans et avec les meilleurs résultats. (2) Mais la chaleur étant insupportable à ma constitution, je vais quitter le pays « découlant de miel ».

La ruche que nous avons ici est du système Langstroth, mais à cadres plus courts que le type: le corps de ruche a 14 cadres de 30 cm. de long sur 25 de haut et la hausse est semblable. Nous ne travaillons que pour miel extrait. Nous avons adopté ce petit cadre dans le temps, 1<sup>o</sup> afin que les rayons résistent mieux à la chaleur (comme quelques-uns d'entre nous frères le pensaient), 2<sup>o</sup> pour profiter des dimensions des ruches indigènes, dont les rayons se rapprochaient pour la plupart de la mesure du cadre, économisant ainsi du temps et de la cire. Notre abeille ne bâtit que rarement des rayons à petites cellules; au printemps tous les vides devaient être remplis de rayons à ouvrières, une ruche indigène ne dépassant guère 3 à 4 cadres, dont souvent un à un et demi de bourdons. En général le quart des bâtisses est en grandes cellules.

(1) A un grand industriel comme M. Baldensperger, nous avons conseillé la ruche Dadant-Modifiée. Réd.

(2) Nous avons envoyé cette photographie au graveur, mais il ne la trouve pas assez nette pour pouvoir en obtenir un bon cliché par la phototypie.

La vue représente un grand nombre de ruches, reposant sur le sol dans une grande plaine sans aucun arbre ni arbuste; au second plan on voit deux maisons et, dans le fond, des jardins d'orangers sur une colline boisée au sommet de laquelle s'étend la ville de Jaffa.

Même avec une jeune mère d'un mois, la ponte des bourdons commence aussitôt qu'il y a trois ou quatre cadres de couvain d'ouvrières, au printemps naturellement.

Nous avons maintenant près de 10,000 de ces petits cadres bâtis et ne pouvons pas changer du jour au lendemain; la dépense et le temps que cela demande étant assez considérables, la transformation ne pourra s'effectuer que progressivement. Mais quant à moi, qui me rends en France sans matériel, je suis libre d'adopter le cadre qui me semblera le plus rationnel.

En ce moment, les ruches sont répandues par 16 et 24 dans le « territoire des Philistins », à quelques kilomètres les unes des autres, les plantes de thym, qui donnent le miel en ce moment, étant très clairsemées à cause de la culture qui va augmentant. Nous leur charrions de l'eau à des distances énormes, car ici elle manque partout en été et sans eau les ruchers sont presque inabordables. Quand je fais le tour des ruchers, je peux déjà savoir à une certaine distance, par le degré de méchanceté des abeilles, si elles ont soif ou non.

On extrait tous les 10 à 12 jours; une légère tente est installée à une vingtaine de pas du rucher et l'extracteur travaille du matin au soir; généralement 24 ruches sont extraites par jour. Le chameau transporte tout le matériel au prochain rucher et le miel extrait est porté au magasin. Généralement il y a trois aides: un qui tient l'enfumoir et transporte les cadres vides et pleins, un qui tourne l'extracteur et un qui désopercule. Ce sont tous des Arabes plus ou moins gauches qui vous font tous les jours plus ou moins de dégâts; rien d'exact, ils sont tous très lents et n'ont qu'une vague idée de la propreté.

Soleil et Arabes vous fatiguent trop les nerfs et c'est principalement pour chercher un peu de renouvellement de sang dans les Alpes que je quitte ce pays si riche en plantes mellifères, mais aussi en ennemis des abeilles et de l'industrie apicole.

Jaffa (Palestine), 6 juillet 1891.

Philippe-J. BALDENSPERGER.

Depuis que les deux intéressantes communications qui précèdent nous sont parvenues, il est survenu un bien triste événement dans la famille de nos correspondants: un de leurs frères, M. Willy Baldensperger, jeune homme de 26 ans et demi, s'est noyé à Jaffa en se baignant dans la mer. Que sa famille reçoive en ces douloureuses circonstances l'expression de notre vive sympathie.(1)

Les trois frères fixés en Palestine possédaient ensemble cette année 340 colonies, dont ils ont obtenu 15,000 kil. de miel, et le défunt, apiculteur enthousiaste, se proposait d'augmenter encore le nombre des ruches.



(1) On nous communique le *Petit Journal*, qui contient une relation de l'accident. Voyant le malheureux entraîné par les flots, un de ses frères, père de famille, vint à son secours; ils allaient périr tous les deux lorsque Willy dit à son sauveur: laisse-moi, sauve-toi, tu as de la famille. Une manifestation touchante a eu lieu à Jaffa à l'occasion de l'enterrement; le consul de France avait mis le pavillon en berne.

## DISTILLATION DE L'HYDROMEL

Permettez à un de vos élèves de vous demander un renseignement. Vaut-il mieux faire brûler l'hydromel immédiatement après la fermentation ou bien le laisser vieillir plusieurs années avant de le passer à l'alambic ?

Je croirais manquer à mon devoir si je ne profitais de cette occasion pour vous dire combien je suis heureux d'avoir suivi les excellentes leçons que vous donnez dans votre *Revue*. Au commencement du printemps, je possédais 17 Dadant. Il y en a deux qui m'ont donné deux essaims chacune, mais pas de récolte ; deux autres ne se sont pas développées à temps pour recevoir des hausses, mais les 13 autres m'ont donné ensemble une récolte de 300 kil., soit une moyenne de 23 kil. chacune. Un de mes amis que j'ai vu la semaine dernière a eu une moyenne bien supérieure à la mienne. J'ai oublié son chiffre exact, mais ce que je n'ai pas oublié, c'est qu'une Dadant lui a donné 60 kil.

La récolte eût été bien plus forte si les vents violents du mois de mai n'avaient fait périr beaucoup d'abeilles. Somme toute, je suis content de mon résultat, et j'estime que si l'on met exactement en pratique les leçons que vous donnez dans la *Conduite du Rucher* et dans votre *Revue*, on doit nécessairement réussir en apiculture, pourvu que la contrée que l'on habite soit un peu mellifère.

Daignez agréer, etc.

Laméac (Hautes-Pyrénées), 12 août 1891.

L. VILLEMUR, curé.

Nous avons transmis la question à un de nos confrères très compétent en matière de distillation ; voici la réponse qu'il a l'obligeance de nous envoyer :

Depuis que j'ai appelé l'attention des apiculteurs, il y a une dizaine d'années, sur l'eau-de-vie d'hydromel, l'idée a fait du chemin. De tous côtés la question a été étudiée, des progrès ont été réalisés et aujourd'hui l'hydromel et l'eau-de-vie de miel entrent pour une part sérieuse dans les produits de toute exploitation intelligente.

Un abonné de la *Revue* demande s'il « vaut mieux faire brûler l'hydromel immédiatement après la fermentation ou bien le laisser vieillir plusieurs années avant de le passer à l'alambic ».

Il faut tout d'abord faire une distinction entre l'hydromel obtenu avec les cires grasses, les débris de la récolte et les miels inférieurs et l'hydromel fait avec du miel de choix.

Le premier ne saurait être conservé et doit être brûlé, c'est-à-dire converti en alcool. Ici il ne saurait y avoir le moindre doute, il vaut mieux distiller aussitôt que la fermentation est complète.

Cependant j'engage à attendre deux ou trois mois ; toute la matière sucrée est alors transformée en alcool et on obtient le **maximum** de rendement.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici une recette que je tiens de l'abbé Sagot et que j'ai expérimentée avec succès :

Pour enlever à cette eau-de-vie le goût de cire un peu trop prononcé, on met dans la repasse un litre de crème douce par 50 litres de liquide ; ceux qui font l'eau-de-vie du premier jet verseront la crème dans l'hydromel.

Quant à l'hydromel fait avec du miel de choix, il faut le traiter comme les brûleurs de la Charente traitent leur vin. Je ne crois pas qu'ils le laissent trop vieillir avant de le convertir en fine champagne. C'est en fût que l'eau-de-vie se bonifie en vieillissant.

J'ai encore quelques litres d'eau-de-vie de miel, Mélitine de 1884, et les connaisseurs savent à bon droit l'apprécier. Elle est moelleuse et franche de goût.

C'est donc, à mon avis, dans le courant de l'année qu'il faut distiller les hydromels.

DELÉPINE, curé de Gaillon (S.-et-O.).

---

## NOUVELLES DES RUCHERS ET OBSERVATIONS DIVERSES

*F. Mazellier.* Vallon (Ardèche), 24 juin. — L'année est excellente chez nous. Mes abeilles noires du pays ont beaucoup récolté, mais je ne puis en dire autant de mes deux ruches italiennes de l'année dernière. Actuellement la *Phacelia* que j'ai semée est bien visitée, ainsi qu'une fleur sauvage qui est spéciale au bassin de la Méditerranée et se trouve dans les collines incultes et sèches, le *Doryenium*. C'est une papillonacée, à fleurs blanches très petites, en couronne sur une tige plus grêle que celle du Thym, qui lui, quoique en fleur, n'est presque pas visité. Le Mélilot jaune abonde dans les terrains en friche, peu visité; j'ai semé du blanc et vous en parlerai l'an prochain. Les Ronces, très visitées, abondent; le Serpolet, dont il y a par ci par là quelques taches, est également assez visité.

Je suis allé dans le Var et en causant abeilles avec un propriétaire du pays j'ai pu me convaincre qu'on est là-bas encore plus en arrière qu'ici, car au moins ici on ne tue pas les abeilles pour leur prendre le miel, tandis que là-bas l'étouffage d'une partie du rucher est le seul moyen que l'on connaisse pour voler ces pauvres petites bêtes.

Les ruches sont faites de quatre planches de liège avec une pierre dessus et dessous. Leur capacité peut varier de 8 à 20 litres et l'on vend une ruche à l'étouffeur de 3 à 5 francs. Aussi ces propriétaires ont-ils été étonnés lorsque je leur ai ouvert une Dadant-Modifiée de ma fabrication, que j'avais apportée avec moi comme cadeau à ma sœur, et ils n'en revenaient pas de la grandeur du cube et de la facilité de manutention.

*H. Spühler.* Hottingen (Zurich), 25 juin. — Je viens de faire une récolte qui est assez pauvre. Beaucoup de colonies n'ont rien donné ou à peu près rien et ce n'étaient pas les colonies médiocres de population, mais bien des fortes qui, ayant reçu leurs secondes hausses par un temps où le miel ne donnait pas, remplirent celle-ci de couvain. Le peu de miel que les abeilles trouvaient excitait la ponte. Une hausse aurait été remplie peut-être, comme les colonies médiocres le prouvent; la seconde hausse m'a privé de la récolte. Ma plus belle colonie m'a donné 12 kil.; au lieu de miel j'ai eu 8 essaims!

*Gaymy.* Godet (Allier), 25 juin. — Très mauvaise année ici à cause des pluies continuelles et changements brusques de température. Les abeilles ont très peu ramassé.

*S. Thibaut.* Montigny-le-Tilleul (Belgique), 30 juin. — Depuis douze jours nous avons un temps tout à fait favorable pour nos abeilles, aussi les apports journaliers de nos fortes colonies se chiffrent par plusieurs kil.; nous sommes à la floraison du sainfoin, des trèfles, etc., et la température est très bonne.

*C.-N. Péloquin.* St-Hyacinthe (Canada), 6 juillet. — Il est rare dans notre pays de pouvoir récolter du miel en juin et cette année nous avons extrait de 82 ruches un millier de livres, ce qui nous fait espérer que la récolte va être abondante.

*H. Spühler.* Hottingen (Zurich), 8 juillet. — La semaine passée nous avons eu une petite miellée. Il y avait alors des localités où les sapins donnaient énormément, 8 à 10 kil. par forte colonie. Mais depuis le vendredi 3, tout a cessé, à l'ex-

ception de la pluie qui a causé dans les environs de Zurich, à Hottingen par exemple, de grands dégâts par les inondations.

*L'abbé A. Amalvy.* Cadoul (Tarn), juillet. — Votre ouvrage, *Conduite du Rucher*, m'a mis au cœur le feu sacré de l'apiculture et j'y trouve la plus attrayante des distractions. Mon rucher est très modeste à la vérité, mais j'espère l'agrandir, grâce à votre intéressant traité. J'ai transvasé l'année dernière au mois d'août deux colonies dans des ruches Layens : en ce moment une ruche a ses vingt cadres plus ou moins pleins. J'ai pesé *trois cadres* ; ils atteignent *12 kil.* La seconde ruche a seize cadres dans le même état. Ce succès m'a encouragé et j'ai mis des abeilles dans quatre autres ruches. Mon rucher aura donc au printemps prochain six ruches qui pourront travailler, si rien ne les contrarie. Je dois à votre ouvrage le plaisir que j'éprouve à soigner mes abeilles.

*Délevez,* secrétaire de la Société d'Apiculture du Tarn, Albi, juillet. — Notre jeune société commence à prendre un peu d'extension : nous sommes 180 membres et nous espérons atteindre le chiffre de 200 avant la fin de l'année. Nous devons cette modeste prospérité au zèle de notre président, M. Frézouls, à l'exemple donné par une de nos sociétaires, M<sup>me</sup> Mercadier, et surtout à votre excellent livre : la *Conduite du Rucher*, qui est entre les mains de tous les novices.

En octobre, nous comptons nous affermir en établissant une exposition-marché dans une de nos salles dépendant de la mairie. Ce sera le moyen de faire causer de notre œuvre et de donner un coup de sape à la routine, qui sera bien difficile à détruire ici.

*A. Langenstein.* Valeyres-sous-Rances (Vaud), juillet. — Quelques apiculteurs de la localité m'ont affirmé avoir vu des cerfs-volants ou lucanes(1) manger des abeilles à mesure qu'elles sortaient des ruches. Ce fait m'a étonné, car je n'ai pas encore lu dans aucun traité que cet insecte fût un ennemi des abeilles. N'y aurait-il pas erreur ?

Les cerfs-volants n'ont pas été signalés, à notre connaissance, comme mangeurs d'abeilles et la conformation de leur bouche semble rendre la chose peu probable. Quelqu'un pourrait-il nous éclairer à ce sujet ?

*J. Truchy.* St-Valérien (Yonne), juillet. — Cette année, l'essaimage a donné de beaux résultats. Les ruches à cadres ont rempli un grenier et nous espérons beaucoup sur la seconde fleur.

*L'abbé Delépine.* Gaillon (Seine-et-Oise), 13 juillet. — Je suis très satisfait des cadres plus longs que hauts (34 × 28 dans œuvre, ancien Sagot modifié par M. Delépine, Réd.).

La récolte a été très bonne. J'ai fait un essaim par deux ruches et aujourd'hui, 13 juillet, chaque ruche m'a donné 25 kil. de miel blanc. Le poids de chaque colonie est encore de 20 kil., ruche déduite, et je puis compter sur une seconde récolte de 10 kil. ; les regains vont fleurir et le temps est favorable.

Mes voisins fixistes ont eu des essaims jusqu'à la fin de juin ; leur récolte sera bonne, mais leur miel, récolté en septembre, sera de qualité inférieure.

Je ne veux pas terminer sans vous féliciter des services que vous rendez à l'apiculture en France ; grâce à votre excellent journal, les bonnes méthodes se répandent de plus en plus.

*P. Genoud.* Messery (Hte-Savoie), 14 juillet. — Comme chez vous, ici la miellée a été extra faible et le miel s'en ressent ; il me semble moins agréable à l'œil, et au goût surtout. Ce n'est pas gai, je suis à l'heure qu'il est obligé de nourrir la moitié de mes nouvelles ruches transformées.

(1) Insectes de l'ordre des Coléoptères, famille des Lucanides, se faisant remarquer par le grand développement de leurs mandibules. Les espèces d'Europe sont noires et les mâles sont armés de pinces redoutables. Les larves vivent dans les vieux chênes pourris. L'insecte parfait ne se montre et ne vole que le soir. Réd.